

LE VIOLIN DE MOZART.

Dans le haut du faubourg Saint-Joseph, à Vienne, existait, en 1790, un pauvre marchand de curiosités et de bric-à-brac. Cet homme, qui se nommait Ruttler, était chargé d'une nombreuse famille, et le petit bénéfice de son misérable éta-

blissement suffisait à peine pour nourrir une femme jeune encore, et quatorze enfants dont le plus âgé ne comptait pas seize années. Cependant Ruttler, malgré la triste situation de ses affaires, était bienfaisant, serviable pour tous, et le pauvre, le voyageur ne réclamait jamais en vain son secours et ses conseils.

Un jour, c'était le lundi de la Pentecôte, l'étranger revint de sa promenade plus tôt que de coutume : les enfants de Ruttler l'entourèrent comme à l'ordinaire et lui dirent : "Monsieur, monsieur, maman vient de nous donner une jolie petite sœur."

Alors l'étranger se pencha appuyé sur le bras du plus âgé des enfants jusqu'au seuil de la boutique pour demander à Ruttler des nouvelles de sa famille. Le marchand allait sortir; après avoir confirmé à son hôte cette nouvelle et l'avoir remercié il finit par lui dire : "Oui monsieur, voilà le quinziesme que Dieu nous envoie."

"Brave homme ! s'écria l'étranger avec un sentiment de douleur et d'attendrissement, et une faible part de ces trésors, ajouta-t-il, qu'on distribue aux courtisans de Schenbrunn ne viendra pas jeter un peu d'aï-

sance au milieu de votre maison ! Siècle de fer ! talent, vertu, honneur, on ne sait vous admirer que lorsque la tombe s'est refermée sur vous. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas un parrain pour votre nouveau-né ?

"Quand on est pauvre, monsieur, les parrains ne se trouvent guère ; les parrains de mes autres enfants sont des passants ou des voisins aussi pauvres que moi."

"Appellez-la Gabrielle, reprit l'étranger et c'est moi qui lui donne ce nom. Voilà cent florins pour le repas auquel je veux assister : chargez-vous en, vous m'obligerez."

Et comme Ruttler hésitait : "Prenez, prenez, dit l'étranger, quand vous ne connaîtrez mieux, vous verrez que je suis digne de partager vos peines. Mais rendez-moi un service ; j'aperçois un violon dans votre boutique, apportez-le-moi sur cette table, j'ai quelque idée... il faut que je la jette sur le papier."

sonnes vêtues de deuil et les paupres mouillées de larmes s'arrêtèrent devant le siège informe et le contemplèrent avec tristesse. Ruttler prit le parti d'aller lui-même savoir des nouvelles de son hôte.

Il arriva au logis indiqué ; mais la porte tendue de noir, un cercueil autour duquel brûlait une grande quantité de cierges une foule d'artistes, de grands, de savants et de lettrés qui déplorèrent un trépas aussi prompt qu'inattendu, lui firent soupçonner la vérité : il apprit, non sans étonnement, que son hôte, que son bienfaiteur, que le parrain prétendu de sa fille était Mozart, et que c'était les obsèques de ce grand homme qu'on allait célébrer.

Mozart avait exhalé chez lui son dernier soupir musical ; c'était assis sur l'escabeau qu'il avait composé le magnifique Requiem véritable chant du cygne de la Germanie.

Ruttler, après avoir rendu les derniers hommages à l'homme qu'il avait honoré et respecté sans le connaître, rentra chez lui, et fut tout étonné de trouver son modeste asile envahi par une foule oisive qui se livre à l'admiration, quand les objets d'un culte qu'elle à souvent méconnu n'existent plus.

Cette circonstance donna la vogue au pauvre établissement de Ruttler, qui finit par se retirer avec une petite fortune après avoir établi ses quinze enfants.

Il nomma Gabrielle la dernière née selon le vœu de Mozart, et le violon dont ce grand homme s'était servi quelques jours avant sa mort servit de dot, à seize ans, à Gabrielle ; ce violon fut vendu 4,000 florins. Quant à l'escabeau, Ruttler ne voulut jamais s'en séparer.

Malgré les offres brillantes qu'on lui en fit, et le garda tout à la fois comme un monument de sa pauvreté et de son bonheur.

REPONSE A UNE CALOMNIE

Les journaux irréligieux accusent l'Eglise catholique d'avoir brûlé Jeanne d'Arc et cela parce qu'un évêque l'a déclarée hérétique.

Cauchon n'était pas plus l'Eglise que Ravachol n'était la France.

Cet évêque n'était même plus catholique, puisqu'il était schismatique. Ses diocésains catholiques de Beauvais l'avaient chassé de leur ville.

Cet évêque était flagorneur du pouvoir civil ; il était ce que les libres penseurs voudraient faire de tous les évêques. Il se courba lâchement devant les desirs des puissants du jour.

Vous prétendez, francs-maçons, que le prêtre doit toujours s'incliner devant la volonté de l'Etat laïque. Et bien ! Cauchon vous appartient, il a pratiqué votre doctrine. L'Etat d'alors, l'Etat anglais, voulait la condamnation de Jeanne. Cauchon s'inclina et la déclara hérétique et relapse.

Pour nous, nous réunions cet homme au nom de nos principes. Nous soutenons que le prêtre, que l'évêque ont le droit et le devoir de résister à l'Etat, lorsque l'Etat empiète sur les droits de la conscience.

"Jeanne, dit le cardinal Langénieux, a été jugée et condamnée par la politique seule, politique de vengeance, et non par l'Eglise."

"Et qui donc le sait mieux que la victime elle-même ? Et bien ! elle le sait, elle le dit. En dépit de tous les sophismes, elle en appelle de ses juges à l'Eglise, qu'elle ne reconnaît point dans le tribunal qui est devant elle... Menez-moi au Pape, et je lui répondrai, car je tiens et je crois que "nous devons obéir à notre Saint-Père le Pape qui est à Rome."

"Et comme le président, sentant toute la portée de cet appel et craignant de voir sa proie lui échapper défend au greffier d'écrire ses paroles : "Ah ! reprend l'innocente victime, vous écrivez bien ce qui est contre moi, mais ce qui est pour moi vous ne l'écrivez pas ! Jusqu'à sa mort, elle proteste qu'elle a été soustraite à la justice de l'Eglise, qu'elle aurait mieux aimé mourir avant de tomber aux mains des Anglais."

lui qui eurent la lâcheté de se soumettre à des exigences politiques, il y eut nombre d'Evêques et une multitude de prêtres qui ne cessèrent de vénérer et d'acclamer Jeanne de son vivant ; puis, quelques années après sa mort, le Pape et de nouveaux juges ecclésiastiques (c'était l'Eglise cette fois) vengèrent sa mémoire et imprimèrent une marque d'infamie à la mémoire de Cauchon.

Non, ce n'est pas l'Eglise qui a fait brûler Jeanne d'Arc, mais la vengeance politique aidée par le schisme.

LA CROIX DE LOT ET GAROONE

LD SABRE DE BOIS

Frédéric, roi de Prusse qui fut aussi grand par son génie militaire qu'il le fut peu par ses vertus, avait la bonne habitude de vous voir connaître le plus de choses possible par lui-même ; il lui arrivait donc souvent de s'en aller déguisé dans les endroits publics les plus fréquentés, voire même dans les cabarets pour entendre ce qu'on y disait de lui et de son gouvernement.

Il lui arriva un soir dans une de ces excursions, d'aller au fond d'un cabaret un soldat qui jouait aux cartes avec un vieux marchand juif il devait l'être du moins à en juger par sa longue barbe, son bonnet étrange de forme et surtout par l'expression de ses yeux fauves qui brillaient sous de larges lunettes Frédéric s'aperçut bientôt que ce pauvre soldat avait peu de chances de gain contre un si redoutable adversaire. En effet il perdit en un clin d'œil son argent sa bourse, son port-feuille, son mouchoir même, enfin tout ce qu'il pouvait perdre, et il allait se lever et partir tout chagrin avec un camarade qui l'accompagnait, quand le vieux juif le retint par le bras et lui dit :

"Vous avez là un sabre dont la lame est d'un excellent acier ; si vous le voulez, je vous joue cette lame contre tout ce que vous avez pu."

A cette proposition, Frédéric qui écoutait et voyait tout, fronça le sourcil ; mais il le fronga bien plus encore quand il vit le soldat, après un moment d'hésitation, accepter l'offre du marchand.

"Mais si tu perds, malheureux, lui dit son camarade, tu t'exposes à une punition terrible ! Comment feras-tu à la revue que le Roi doit passer dans trois jours ?

Bah ! dit l'autre, personne n'en saura rien ; si je perds la lame de mon sabre, j'adapterai une lame de bois à la poignée on ne s'en apercevra pas à travers le fourreau, et le Roi lui-même n'y verra que du feu."

Le roi ne dit rien, mais sourit dans sa barbe ; il prit note en silence du régime, du bataillon, du numéro matricule du soldat, et regarda longtemps pour bien se fixer ses traits dans la mémoire.

Comme de juste, le malheureux perdit toutes cette parti comme il avait perdu les autres. Il détacha donc la lame de son sabre, la donna au marchand et lui racheta des qu'ils auraient de l'argent, et partit en jurant qu'il ne jouerait plus de sa vie.

Le lendemain matin, grand ru-meur au régiment ; la revue annoncée pour la fin de la semaine allait avoir lieu le jour même, par ordre du Roi. Heureusement pour notre soldat qu'il avait, dès la veille au soir, adapté à son sabre la fameuse lame de bois en question.

A midi, tout le monde est sous les armes ; notre homme s'est mis prudemment au dernier rang. Frédéric arrivé ; il a l'air fort mécontent il gronde et punit tout le monde.

"La tenue de ce régiment est déplorable, s'écria-t-il ; il faut que je fasse un exemple." A cet effet il fit sortir des rangs un soldat dont l'uniforme n'était pas parfaitement en règle et jeta les yeux comme au hasard sur notre pauvre joueur, il lui fit un signe de la main. "Approche," lui dit-il.

L'autre sort des rangs, ne sachant ce que le roi lui veut.

"Ton camarade est en faute, poursuit Frédéric ; il faut que cela finisse, je veux faire un exemple sur lui ; tire ton sabre, et tranche-lui la tête sur le champ."

Vous jugez de la stupefaction et de l'effroi du malheureux soldat à cet ordre inattendu ; tire sa lame de bois devant le Roi et tout le régiment ! il en mourra de honte ! il pa it il sue, il se sent perdu !

Y pensez vous Sire ? s'écria-t-il en balbutiant ! M'ordonner de couper la tête à mon pauvre camarade pour se peu de chose ; Votre Majesté pâlir de saute

Non je ne plaisante pas, répond le roi d'une voix qui affecte de rendre terrible, et la preuve, c'est que si tu n'exécutes pas mon ordre à l'instant, c'est toi même qui prendras la place de ton camarade. Quand je commande, je veux être obéi sur le champ."

Notre infortuné joueur, forcé dans son dernier retranchement, croit toucher à sa dernière heure ; il va se jeter à genoux, confesser au Roi sa faute en implorant son pardon, quand tout à coup une inspiration du Ciel lui survient ; il élève ses bras et s'écrie : "Mon Dieu ! vous voyez que le Roi m'ordonne de tuer mon camarade pour une faute bien légère, sans peine de me faire mourir moi-même si je n'exécute pas ses ordres ; ne permettez pas que je sois l'instrument d'un pareil forfait et pour qu'il ne puisse s'accomplir, mon Dieu je pourrais à conjurer, changez à l'instant même mon sabre d'acier en une lame de bois !"

Alors il tire sa lame et la montrant au Roi.

"Vous le voyez Sire, s'écria-t-il, et Ciel même s'oppose à l'exécution de vos ordres ; il a exécuté ma prière et changé la lame de mon sabre en une lame de bois."

Frédéric rit aux éclats, et pardonna au soldat à raï on de sa préférence d'esprit. Notre homme en fut donc quitte pour sa vie, mais il jura bien, pour la seconde fois qu'il ne y reprendrait plus, et qu'il ne jouerait de sa vie.

LES DEUX LETTRES D'UN SOUS-PRELAT.

Misère de vie !... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, murmuraient en se promenant dans sa cour, au milieu des canards et des poules, le maire de Bouxy-le-Testu.

Parfois il s'arrêtait en se frottant la nuque, retirait de sa poche une feuille de papier et la considérait avec la mine ahurie d'un homme qui vient de recevoir une tuile sur la tête.

Au moment où pour la trentième fois il répétait : "Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? son ami, le garde champêtre Procule entra dans la cour, son cahier de rapports sous le bras.

Eh ! dis donc, toi, Procule, l'interpella le maire, sais-tu ce que veut dire suspect ?

"Suspect ! Suspect !... ma foi ! non. Je n'ai jamais vu ce nom dans le calendrier. Si vous le voulez, je m'en vas aller trouver le maître d'école."

"Je ne veux pas, s'écria le maire, c'est un homme qui me déplaît. Il a toujours le nez dans de gros livres, il doit être sorcier ou quelque chose de ce genre."

"Eh ben alors, n'y a pas que Berlurot qu'a reçu de l'induction," saura peut-être qu'oisque c'est et il nous dira ou la seroulouche."

"C'est ça, répliqua le maire, je veux y demander, viens avec moi."

La dessus, le fonctionnaire devant et le garde champêtre derrière, se mirent en route. Ils arrivèrent chez Berlurot, qu'ils trouvèrent raccommodant le harnais de Bru-

ne. Berlurot, dit le maire en entrant, fais-moi le plaisir de lire cette lettre. Fais quelque chose là dedans que je ne comprends point.

Berlurot, pour se donner un air grave, mit ses lunettes, et regardant par-dessus, il lut :

"MONSIEUR LE MAIRE, "Veuillez, je vous prie, m'envoyer sans retard le nom des personnes suspectes de votre commune, etc."

"Recevez, etc."

"Le Sous-Préfet."

Après s'être gratté le nez, Berlurot répondit :

"Ca, M. le maire, ça veut quasiment dire, comme qui dirait que le préfet voudrait une liste des gens en qui qu'on peut pour ainsi dire, avoir confiance pour leur donner, comme qui dirait, des places dans le gouvernement."

"C'est juste, fit le maire, je n'y avais pas songé, c'est un honneur qu'on a fait à notre commune, et, ma foi, mon fils, les deux tiens, celui de Trouillard, de Galuchet, et encore ceux de nos parents et amis sont capables de remplir tous les emplois ; j'vas en faire la nomenclature."

Rentré chez lui, notre maire s'empressa de confectionner la liste en question. Mais quelle ne fut pas sa stupefaction de voir, trois jours après l'envoi de la réponse, les gendarmes faire irruption dans le village et y enlever, pour les conduire à la prison, ceux qu'il avait portés sur sa liste !

Il ne perdit pas de temps pour aller voir le sous-préfet, qui rit beaucoup de la façon dont on avait interprété sa lettre, et fit relacher les fils des notables du Bouxy-le-Testu.

Cet événement commençait à s'oublier dans le village, lorsqu'un beau matin notre maire reçut une nouvelle lettre de la sous-préfecture. Procule, qui était à côté de lui lorsqu'il l'ouvrit, le vit palir en la lisant.

Voici ce que contenait la missive :

"Prière de me dire immédiatement quelle est la population de Votre commune."

"Signé : Le Sous-Préfet."

"Population... population comme il emploie de droles de mots ce préfet-là, se mit à grogner le maire, lorsqu'il fut un peu remis de son émotion."

"Je sais ce que ça veut dire, moi, s'écria Procule, ça veut dire, moi, habitants."

Que t'es bête ! Si population voulait dire habitants, le préfet n'aurait pas mis population ; il aurait mis habitants."

Convaincu par la clarté de ce raisonnement Procule reconnut qu'il se trompait et il fut décidé qu'on aurait encore recours aux lumières de Berlurot.

Mais on lui recommanda, s'il ne connaissait pas la valeur du mot, de le déclarer franchement afin d'éviter les ennuis qu'on avait eus précédemment.

L'Imprimerie

DE

L'IMPARTIAL.

L'IMPARTIAL est le seul journal français dans l'île du Prince Edward. Ayant trois bonnes Presses à notre disposition, nous sommes en mesure d'exécuter, en français et en anglais, dans les derniers goûts, et à des prix modérés, toutes sortes d'ouvrages tels que :

- Tete de Comptes, Te de Lettres, Affiches, Brochures, Cartes d'Affaires, Cartes de Visites,

- Envelopes, Blancs pour Magistrats, Blancs pour Avocats, Circulaires, Placards, Billets, Memorandums

Envoyez nous vos commandes nous garantissons satisfaction. F. J. BUCHÉ, Editeur-Propriétaire, Tignish, Bloc Chausson, I.P.E.

AUX SECRETAIRES DES COMMISSAIRES D'ECOLES

Nous avons en mains une quantité d'Assentem Bills pour Taxes Prix modérés

HAYING & HARVESTING machinery.

All in need of Haying and Harvesting machinery will save money by buying the Massey-Harris goods. The quality of these goods are beyond question. We are bound not to be undersold. Warehouses at TIGNISH & ALBERTON

Our popular agent M. M. Christopher has charge of the Tignish warehouse, and will promptly attend to the wants of the Public. Binder Twine at cheapest rates. BUGGIES & ROAD-CARTS always on hand. Best Goods and Best Bargains to be had from James P. Cunningham, 15th St 93

DETECTIVE

We want a man in every locality to act as private Detective under our instructions. Experience unnecessary. Stamp for particulars. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Indianapolis, Ind.

I HAVE THEM! All Styles! ALL PRICES!

Banner spring road wagons, concord body, Elliptic spring Phaetons, Milkado Phaetons, Maple leaf road carts, Sunol carts, Truck wagons; Brantford buggies, all styles. Cossitt's rakes, mowers and reapers.

New William sewing machines. Sold Cheap for Cash or approved Credit.

Wm. McIntosh, TIGNISH, P. E. I. may 10th. '94. 6m.

For Sale.

Copies of "La Lum des Modes", with Plates 35 cents, "La Mode de Paris" 35 cents. These are the most Popular Fashion Journals to be had. Also "The Delinctor" 15 cents. APPLY AT THIS OFFICE.